

LÉON BOPP

LE CRIME
D'ALEXANDRE LENOIR

cinquième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^m)



LE CRIME
D'ALEXANDRE LENOIR
(ROMAN D'UN MORALISTE)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA N. R. F.

Jean Darien.

CHEZ ALCAN

H.-F. Amiel. (Essai sur sa pensée et son caractère,
d'après des documents inédits.)

Principes généraux de pédagogie d'Amiel.

A LA RENAISSANCE DU LIVRE

Interférences. (Romance critique.) (*Épuisé.*)

EN PRÉPARATION

Le Roman d'un savant.

Le Roman d'un artiste.

Le Roman d'un politique.

Le Roman d'un croyant.

LEON BOPP

LE CRIME
D'ALEXANDRE LENOIR

cinquième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^{me})

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à HUIT CENT SIX exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, six cent quatre-vingt-dix-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept exemplaires hors commerce marqués de a à q, six cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 650 et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 651 à 680

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1929.

*Ce livre est dédié
A ceux qui l'inspirèrent,
A ceux qui,
Dans l'actuel désarroi,
Ont perdu toute conscience.*

L. B.

PRISON DE LA SANTÉ

Paris, le 4 janvier 1927.

Mon âme a son secret, et ce n'est point un amour : j'ai tué, et ce meurtre qui m'apparaît aujourd'hui comme la cause finale d'une existence que je croyais jadis improvisée et hasardeuse, ce meurtre résume peut-être toute ma vie.

De l'hôpital, où l'on a soigné mes nerfs, mes bronches, et guéri sans l'effacer la brûlure qui marque encore le bas de mon visage, me voici transféré depuis deux mois dans une cellule de la Santé. L'instruction de mon affaire commence. C'est ici que je vais attendre qu'on me juge et me condamne, c'est ici que je vais attendre la mort, pendant plusieurs mois, si j'en crois M^e Torrès, mon défenseur.

Imaginez une chambre à peu près carrée, de trois mètres de côté environ, une lourde porte munie d'un guichet, un lit de fer scellé dans le mur, une armoire, une table de toilette, une autre table de bois sale, une seule chaise, rien que d'anonyme, — mais non, tu oublies, aux parois qui furent blanches, ces inscriptions obscènes ou révoltées, ces dates, ces initiales, ces signatures. Et puis il y a la fenêtre dont je m'approche constamment. Mais cette fenêtre, munie de barreaux, est à demi bouchée au dehors par une plaque de tôle qui m'empêche de rien voir de

Paris et ne me laisse regarder que le ciel, la seule chose mobile, presque vivante, que je puisse contempler d'ici : noir par certaines nuits opaques, par d'autres scintillant d'étoiles, ou bien, durant le jour, obscurci de nuages, à moins qu'il ne soit pur, bleu, noyé de soleil. On a pris pour sujets de tableaux une cathédrale à divers moments de la journée. Ainsi, de ma prison, je voudrais peindre des ciels, presque doués de vie et peut-être, si l'on veut, symboles d'élévations inconnues de moi-même.

Je n'ai pas trop à me plaindre non plus du régime auquel je suis astreint. Sans être compté parmi les détenus politiques, je bénéficie pourtant de quelques faveurs, pour je ne sais quelles raisons, peut-être à cause de la petite célébrité que je me suis faite ces dernières années comme journaliste philosophe. La nourriture qu'on me sert est bonne. On m'autorise à me promener une heure par jour, au moment qui me convient, dans la cour de la prison. Je suis libre de m'entretenir, lorsqu'il me plaît, avec mon avocat, et libre de recevoir des visites une fois par semaine, — mais je n'userai pas de cette dernière permission, car il n'y a qu'une femme qui souhaiterait de venir auprès de moi, et — vanité des vanités, — j'éprouve quelque honte à lui montrer un visage moins beau que celui qu'elle aime, et puis, je ne veux pas enlever cette amie à ses devoirs de famille. Enfin, j'ai le droit d'utiliser la bibliothèque de la prison et je peux écrire à mon gré, même la nuit, à la lumière électrique. Vraiment, quand l'état de mes bronches et de mes nerfs est passable et que ma conscience me laisse en repos, il m'arrive de me féliciter d'avoir trouvé des conditions si favorables au recueillement. Je pense à quelques-uns de ceux qui furent de cet avis, qui méditèrent ou écrivirent dans leur prison, ainsi que je voudrais le faire. De l'époque de Socrate à la nôtre, qu'ils furent nombreux ! Il y aurait peut-être un livre à écrire sur ce sujet, — mais ne cède pas à la facilité des digressions, — que voulais-je dire ? — oui, c'est cela, je voulais dire que la nature du lieu et du régime est pour quelque chose dans le dessein que j'ai formé d'écrire mes confessions.

Et puis, d'autres raisons, personnelles, m'invitent à le faire : d'abord, le charme qu'on éprouve à styliser son existence, faute de pouvoir imaginer je ne sais quoi de plus viable qu'elle, et puis, alors que d'autres, à l'âge de trente ans, se jugent au milieu du chemin de leur vie, j'ai le triste privilège de voir mon existence quasi achevée, complète, des prémisses à la conclusion. Or, incapable de bien juger d'un moment présent encore veuf de conséquences, j'ai toujours pensé que, pour raconter sa vie, il fallait prendre du champ, attendre de toucher à sa fin. Voici venue cette heure propice...

Enfin et surtout, menacé d'une condamnation à mort, il m'en coûterait de disparaître sans laisser derrière moi d'autre souvenir que celui d'un destructeur de consciences et d'un criminel. Je voudrais dire les tourments qui ont ravagé mon existence ; dire avec quelle inquiétude un enfant de province intelligent, réfléchi, mais égoïste, sensuel, orgueilleux, combatif, a pu devenir, à Paris, un adolescent de beaucoup de science, de peu de foi et de conscience, un jeune homme débauché et chaotique, puis le doctrinaire pernicieux du hasard, et surtout du hasard moral ; je voudrais dire enfin que ce n'est pas sans remords que j'entrepris, dès 1924, dans *La France Nouvelle*, le journal de Soravine, mon oncle, le communiste richissime, la folle propagande que l'on sait en faveur d'une doctrine qui m'a rendu assassin et me vaudra la mort ; je voudrais me repentir et me rétracter en partie : « A la critique du temps perdu », telle pourrait être mon enseigne ; ce monologue est un duel avec moi-même ; j'accuse, je m'accuse ; — hélas, — mais tu t'es promis de ne point gémir, tiens parole. Pourquoi pleurer la prochaine disparition de la quantité négative que tu es ? oublie ta mort, avoue tes fautes.

Pour justifier ces confessions, j'insisterai encore sur le fait qu'en y exposant la genèse, la grandeur et la décadence, les origines et les suites d'un système du hasard, ou, si l'on veut, non pas le discours, mais le roman d'une méthode à laquelle j'ai cru et que j'ai surtout appliquée à

la morale, je donnerai à ces pages intimes quelque originalité en même temps qu'une portée assez philosophique.

A une époque où l'on ne parle que d'isoler tous les genres et de les purifier, la combinaison que je vous offre est-elle sans nouveauté ?

Et pourquoi cette combinaison n'aurait-elle pas aussi quelque valeur pour les philosophes ? Les systèmes qui prétendent être universels et durer toujours ne sont acceptés que d'un petit nombre et pour peu de temps, et les penseurs gagneraient sans doute en modestie et en puissance s'ils présentaient surtout leurs théories comme des moments de leur vie intérieure. De la sorte, ils auraient l'avantage d'être complets, de jouer à la fois sur les deux tableaux : celui de l'élément personnel, plutôt concret, romantique, dramatique, vivant, actuel, poétique, et celui de l'universel, plutôt abstrait, classique, logique, mécanique, éternel, philosophique. Les philosophes lyriques ou artistes, qui écrivirent des poèmes, des monologues, des dialogues, des drames, des mémoires, des confessions, des journaux intimes, nous invitent à la synthèse que je conçois.

Enfin, en confessant ma doctrine, ne retracerai-je point du même coup l'histoire de la pensée contemporaine sous un de ses aspects ?

Et maintenant (6 janvier, 15 heures), oublie ta mort prochaine, ne regarde pas les barreaux de ta fenêtre se profiler sur le ciel gris de pluie. Dans cette prison paisible, sois heureux de méditer librement, d'avoir ta vie entière à te rappeler, à « rétrovivre », de pouvoir exprimer tes remords et retracer, en t'aidant de quelques notes intimes, le roman de ta morale, original et précieux peut-être ; — mais d'où me vient cette affliction soudaine au moment où je parle de bonheur ? j'entends un homme pleurer dans une cellule voisine, vais-je aussi m'affliger sur ma propre destinée ? que faire ? — les consolations que je m'adresse flottent sur mes lèvres à titre de mots seulement, elles ne me nourrissent point ; — manquerais-je aussi

de sérénité ? aurais-je peur de la mort ? — souviens-toi de Julien Sorel dans sa prison, — encore un souvenir livresque, ne sois donc pas livresque. — Ah ! tu ne fais que signaler tes fautes au lieu de les corriger, tu te crois ainsi plus intégral, et tu imagines que tu peux atteindre à une sorte de plénitude en ajoutant à tes défaillances leur propre condamnation, en ajoutant le bien au mal, et puis tu crois qu'en te critiquant toi-même, tu vas couper la parole à tous les détracteurs possibles, c'est du criticisme d'art (si la critique allait plus loin que l'admiration ?), et puis, ta pensée, infinie puissance d'abolition, creuse toujours des sapes sous elle-même, tu te plais à te suicider, à te tuer et tuer. — Ah ! la mort, ta mort, encore l'obsession ? sois calme et lent, vertu ! contrefaire la force n'est déjà pas si mal ; voyons, tu sais que les méchants se hâtent, et ceux aussi qui n'aiment pas le beau... Où en étais-je ? mes digressions m'égareront, serais-tu atteint de la fuite des idées ? — mon âme a son secret, et ce n'est point un amour.

Dans l'univers infini quoique limité, notre soleil lance un jour la Terre, une étincelle de lui-même, à cent cinquante millions de kilomètres. Sur cette Terre, les continents se forment, s'entre-choquent, le décor s'anime, la vie se déploie, les hommes apparaissent (il y a quarante mille ans peut-être), puis vient l'histoire des peuples, entre autres celui de France, et le moment approche où je vais exister. Oh ! savoir toutes les circonstances astronomiques, physiques, chimiques, biologiques, historiques qui me rendirent possible, moi, le consentement infime de l'espace et du temps infini, je voudrais être encyclopédique — hélas, — mais passons au déluge, n'est-ce pas ?

Un arbre généalogique tracé à l'encre de Chine sur un long parchemin, et découvert jadis dans les papiers de mon père, m'a renseigné sur mes ascendants jusqu'à l'année 1750. Sur ce parchemin, le nom de chacun des membres de ma famille était accompagné d'un sommaire de son exis-

tence même secrète ou scabreuse. Ce parchemin me confirma aussi que ma grand'mère maternelle était morte^r de la tuberculose peu après la naissance de ses deux filles dont l'aînée devint ma mère et dont la cadette se maria à Quiberon ; que mon grand-père maternel s'était suicidé une quinzaine d'années après la mort de sa femme ; que mon grand-père paternel, qui devait diriger mon éducation après la mort tragique de mes parents, avait été marié à une actrice qui l'abandonna peu après lui avoir donné deux enfants : un fils qui devint mon père, et une fille, ma tante Renée. D'une admirable beauté, celle-ci avait épousé à Paris un étranger de nationalité indécise, Soravine, dont j'ai déjà cité le nom. Enfin, le journal intime de mon père, — journal qui ne m'a pas quitté dans cette prison, — me fournit sur le temps qui précéda le mariage de mes parents, de curieuses révélations. Fonctionnaire affecté de romantisme, mon père avait coutume de tenir le compte de ses « Pensées » et de ses « Actes », assez pauvres ces derniers, — dans un gros registre à double colonne, et il me faut, aujourd'hui encore, toute ma partialité filiale pour ne point sourire parfois à la lecture des pages naïves où il explique comment il rencontra celle qui allait devenir sa femme, la cour qu'il lui fit, les doutes qu'il ressentit sur son attachement pour elle, comment il regrettait qu'elle fût atteinte de la tuberculose, qu'elle fût « trop catholique » et qu'elle eût « un front bas, et agaçant de profil ». L'amour de mon père était donc en équilibre instable, et il fallut l'occasion d'une grande fête où le champagne ruissela pour obliger cet indécis à des promesses irrévocables : Hasard, dirais-je volontiers, si je tenais encore à mon système. — Donc le mariage eut lieu et le Journal qui le raconte m'informe de l'ardeur et des prétextes qui conspirèrent à m'engendrer ! Le 4 août 1897, je vins au monde, à Bourg en Bresse, où déjà mon grand-père paternel, Jacques Lenoir, s'était fixé en qualité de médecin.

Plaine spacieuse, longue de 90 kilomètres dans la direction nord-sud, et large de 35 km. dans le sens est-ouest,

d'une altitude moyenne de 225 mètres, copieusement arrosée, parsemée de bois et d'étangs poissonneux, la Bresse est, on le sait, une région très fertile. Bourg, préfecture du département, compte quelque 20.000 habitants et se trouve sur la rive gauche de la Reyssouze, à 8 kilomètres des derniers contreforts du Jura, à 457 kilomètres de Paris, et 64 kilomètres de Lyon. La ville de Bourg est connue pour ses émaux bressans et davantage pour son marché de volailles. C'est la patrie de l'astronome Lalande et d'Edgar Quinet. Mais ce qui surtout attire vers cette ville le voyageur, c'est l'église de Brou, toute proche, infiniment jolie.

Non loin de cette église, à un quart d'heure de marche de la ville, nous habitions, au sommet d'un coteau, une villa entourée de sapins, de hêtres et de tilleuls, et qui se nommait La Feuillée. C'était un bâtiment d'un gris mélancolique, à toit d'ardoise, de deux étages sur le rez-de-chaussée. Mon grand-père paternel, le médecin, l'avait construit pour lui-même, puis donné à mon père au mariage de ce dernier. Dès cette époque, mon aïeul occupa un appartement en ville jusqu'au jour où il revint à La Feuillée pour veiller sur moi quand le sort m'eut rendu orphelin. C'est à La Feuillée que mes dix-huit premières années s'écoulèrent. Oh ! douceurs de l'enfance et de l'adolescence si ardemment regrettées, depuis que je ne suis plus libre ! Du moins en souvenir, ou mieux encore, le sommeil étant comme un retour à l'enfance, en rêve il m'arrive heureusement de revivre parfois ce temps révolu.

Mes plus anciens souvenirs et parmi les plus vivaces sont ceux des jeux auxquels je me livrais avec le petit Louis, fils d'un modeste cultivateur, le seul bambin qu'il y eût dans le voisinage de notre villa. J'étais alors un bel enfant de quatre ans, à la santé fragile, aux cheveux blonds et bouclés, au teint pâle ou trop rose, aux grands yeux noirs pareils à ceux de ma mère. Louis devait avoir un an de plus que moi, et s'il était moins agréable de figure (il louchait un peu), il était en revanche d'une constitution plus robuste. Apte à transfigurer toute chose, peut-être

notre fraîche imagination se fût-elle dispensée des jouets que mes parents et mon grand-père me donnaient à profusion. Les seules pelouses de notre jardin n'étaient-elles pas tour à tour à nos yeux une rivière, un lac où nous naviguions, une forteresse qu'il fallait assiéger, un lit où l'on pouvait dormir les jours brillants d'été, que sais-je encore ? Le chemin qui courait tout autour de la clôture, le massif de rosiers, le tilleul sous lequel ma mère malade aimait à se reposer, que d'êtres dociles à tous les rôles ! Mais nos jouets embellissaient nos fables. Nous nous faisons les architectes de nos jeux de pierres, les chevaux de nos chariots, les dompteurs de nos animaux de peluche, les généraux et les médecins de nos soldats ; un peu plus tard, nous devînmes les mécaniciens de notre chemin de fer, ou encore, moi surtout, les acteurs, moins innocents peut-être, d'un théâtre de marionnettes. Je n'avais pas six ans, lorsque j'eus l'idée de représenter sur ce théâtre, avec l'aide de mon camarade, un épisode de l'affaire Dreyfus, dont mon grand-père nous rebattait les oreilles, bien que ces événements fussent alors déjà démodés. Et je me rappelle que ma mère, ayant surpris les paroles que je prêtais à mes fantoches, interrompit notre jeu en me disant qu'on ne joue pas avec la vie des malheureux. Je ne voulus point obéir à ce conseil où je découvre aujourd'hui quelque chose de prophétique. Nous allâmes désormais, Louis et moi, nous dissimuler dans la grange de son père, pour continuer le jeu défendu. Là, dans le silence et le parfum enivrant des herbes et des fleurs coupées, j'animais toutes sortes de personnages auxquels je m'identifiais à demi, aimant déjà, si je ne me trompe, à ne plus savoir où je finissais moi-même, où commençaient les autres.

Cette sorte de divertissement et mon insoumission présageaient un certain défaut de sens moral qui s'accusa davantage encore dans d'autres amusements plus malicieux. Peut-être le petit Louis m'entraînait-il sur cette pente, mais je le suivais avec trop d'empressement pour que j'eusse le droit de me dire moins coupable que lui.

L'enfant est bon naturellement ! Nous nous amusâmes à détruire, des choses d'abord. Ayant entassé mes jouets au milieu de la pelouse, nous leur lancions, du chemin, une pluie de cailloux. Puis ce fut à la vie que nous nous attaquâmes. Tapis dans un coin de la grange, nous enfermions dans de petites boîtes percées de trous des sauterelles, des araignées, des cloportes, des vers de terre affreux que nous réussissions à haïr, à force de les torturer. Ou bien nous allions à la chasse aux guêpes, et tremblant d'une peur succulente, nous écrasions avec une planche les boules grises de leurs nids collés à quelque plafond. Ou bien il nous arrivait d'éprouver une jouissance dramatique plus vive encore à nous quereller. Après nous être abreuvés de défis, de quolibets et d'injures à distance, comme les héros d'Homère, nous en venions aux mains, évitant de gémir aux coups, même douloureux, de peur qu'on ne vînt nous séparer. Nous finissions par nous réconcilier, mais c'était trop souvent — de même que chez les grands — contre quelque chose ou quelqu'un, par exemple contre un passant antipathique à qui Louis vendait pour deux sous, en faisant le petit pauvre, un bouquet de fleurs fanées. Puis, vite rentrés dans le jardin, de quels rires moqueurs nous irritions le dépit de notre victime !

Quand je fais un retour sur ces tendances nocives, je me demande parfois si l'on ne découvrirait pas en général, à l'origine de ces dispositions, dans mon enfance déjà, une sorte d'idéalisme implacable et de délicatesse maligne, une incapacité totale de bienveillance pour ce qui est imparfait, un besoin de perfection cruel à force d'être exigeant, et qui peut-être contribua à m'orienter plus tard vers la métaphysique. Dès le plus jeune âge je crois que j'ai ressenti comme une espèce d'offense hypocritement préméditée le moindre défaut des êtres. Tout objet présentant des signes d'usure ou de laideur me vexait comme une atteinte personnelle et provoquait en moi une déconvenue pleine de menaces. Aux fenêtres, les soufflures du verre qui déformaient les images et leur ajoutaient des excroissances m'agaçaient, et de même les ébrèchures de

la vaisselle, les taches de mes vêtements, ou encore, chez un animal ou une personne, tel détail déplaisant. J'en arrivais à prendre en aversion ces êtres défectueux, et c'est alors que, désabusé sur leur compte, je songeais à les détruire, trouvant préférable qu'ils ne fussent point, plutôt que d'être critiquables.

Mais je me noircirais si je laissais croire que mes amusements affectaient toujours ou même le plus souvent un caractère destructeur. Nous connaissions aussi, je l'ai dit, des jeux inoffensifs et, je pourrais l'ajouter, des élans de belle joie, mais si je n'insiste pas là-dessus, c'est que je veux retenir surtout, de mon enfance, les présages d'une existence funeste. Cependant je voudrais dire encore, à ma décharge, que nos jeux les plus répréhensibles n'allaient pas sans éveiller, chez moi surtout, des scrupules et des remords, et qu'après avoir supplicié quelques pauvres bêtes, il m'arrivait de fondre en larmes et de les aimer soudain à force de les avoir fait souffrir, — mais que dis-je ? n'ai-je pas affirmé tout à l'heure que je les détestais à force de les torturer ? oh ! ce principe de contradiction si difficile à respecter, car il exige l'actuel souvenir de tous les éléments d'un récit et l'examen constant de leur compatibilité mutuelle, — heureux les peintres, les musiciens, qui ne connaissent point cette servitude, — oui, mais ils sont astreints à d'autres règles d'ordre, plus générales, dont la logique n'est qu'une espèce particulière, — tiens, il y aurait peut-être quelques développements à extraire de cette idée, — eh quoi ! encore une digression ? reviens à ton propos.

Peut-être s'étonnera-t-on que mon grand-père, ni mon père, ni ma mère, ne m'aient empêché de me livrer à de mauvais amusements. Mais je n'ai pas dissimulé qu'aux petits sounois que nous étions, Louis et moi, la grange voisine offrait parfois une cachette propice. En ce qui concerne mon grand-père, médecin féru de psychologie, on comprendra plus loin que sa curiosité de savant, omnivalente si je puis m'exprimer ainsi, l'eût engagé à favoriser nos jeux, même détestables, plutôt qu'à les contrecarrer.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

*LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE*

Revue mensuelle de Littérature et de Critique

Directeur (1919-1925) : JACQUES RIVIÈRE

Directeur: Gaston GALLIMARD. — Rédacteur en chef: Jean PAULHAN

Paraît le 1^{er} de chaque mois

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a publié les œuvres suivantes de

LÉON BOPP

JEAN DARIEN

Numéros d'Avril, Mai, Juin, Juillet 1924

**ESQUISSE D'UNE CONCEPTION
PSYCHOLOGIQUE DE L'HISTOIRE**

Numéro de Mars 1926

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

FRANCE. Édition de Luxe : Un an.. .. 95 fr.
Édition ordinaire : Un an 48 fr. — 6 mois 26 fr.

UNION POSTALE : Éd. Luxe : Un an.. .. 110 fr.
Édition ordinaire : Un an 56 fr. — 6 mois 31 fr.

AUTRES PAYS : Édition Luxe : Un an.. .. 120 fr.
Édition ordinaire : Un an 65 fr. — 6 mois 35 fr.

VENTE AU NUMÉRO :

France.. .. 5 fr. — Autres pays 6 fr. 50